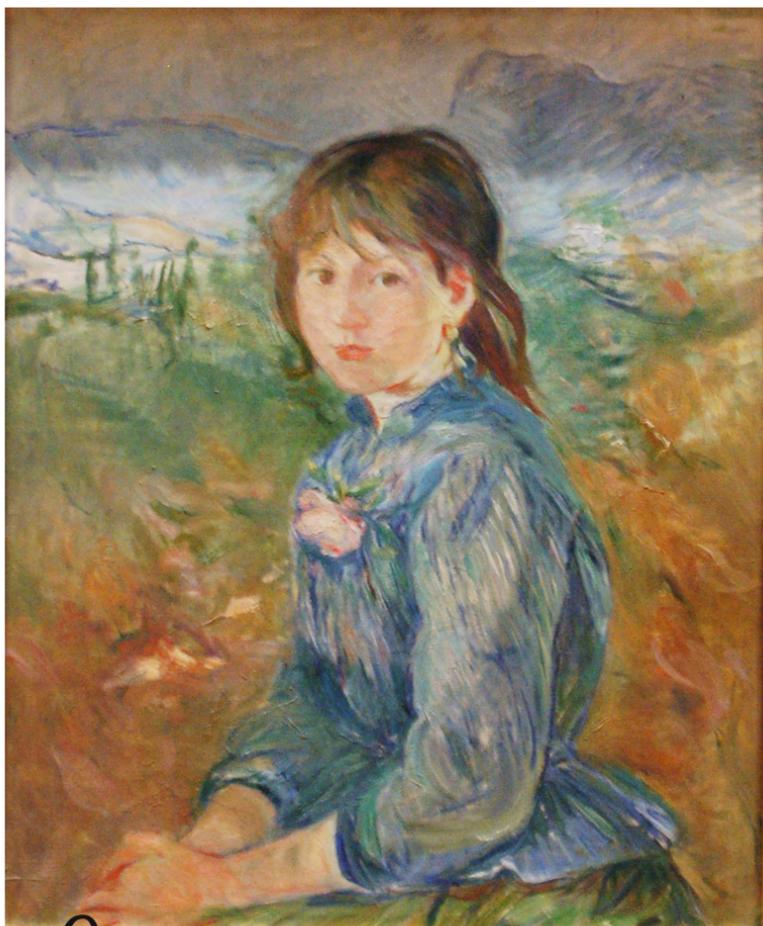


Nicole Trémolières



Les Apprentissages
de Rose



EDILIVRE

1

– Ma princesse, dit Sylvain en éloignant sa fille au bout de ses bras tendus.

Maria retint un haussement d'épaules. Elle n'avait jamais compris et elle ne comprendrait jamais cette tocade de son mari pour leur seconde fille. Quand la première, Justine, était née bien des années auparavant, quand elle l'avait enfin expulsée après des heures de souffrance et d'angoisse, c'est à peine s'il avait jeté un coup d'œil au paquet vagissant qu'on lui présentait.

– Une pisseuse ! avait-il laissé tomber avec mépris. J'aurais besoin de plus costaud pour m'aider à pousser la charrue.

Ce en quoi il avait bien tort. Justine était une force de la nature. Maria ne se risquerait pas à le dire tout haut, mais elle était persuadée que sa fille aînée avait plus de goût pour le travail des champs que son propre père. D'ailleurs Sylvain savait reconnaître ses qualités, même s'il n'était pas prodigue de compliments.

Pas prodigue de compliments ? Ça dépendait pour qui !

Maria se rappelait son inquiétude quand elle s'était rendue compte qu'elle était grosse pour la seconde fois. D'abord elle n'y avait pas cru : ça n'était pas Dieu possible après 16 ans ! Mais il avait bien fallu se rendre à l'évidence. Et Sylvain, cet idiot, était tout heureux : il était donc capable de faire un autre enfant lui aussi. Maria avait beaucoup prié : « Seigneur, faites que ce soit un garçon. Je fleurirai l'église pendant un an, mais faites que ce soit un garçon ». Alors, quand elle avait vu ce petit tas de chair aussi dépourvu d'attributs qu'une poule fraîchement plumée et gigotant avec tant d'ardeur qu'elle aurait bien pu se décrocher les abattis, elle avait failli demander qu'on n'avertisse pas le père : un peu de répit avant d'entendre ses sarcasmes ! Mais la petite hurlait avec tant d'ardeur qu'il avait poussé la porte de lui-même. La grosse Jeanne, qui avait tout pris en mains dès le début et qui n'aimait pas les mauvais compliments, s'était retournée avec le bébé dans les bras et lui avait dit bien sèchement :

– C'est encore une pisseuse Sylvain.

Une seconde il avait suspendu son pas. Puis il avait ri.

– Mais celle-là, elle réveillerait un mort, avait-il dit.

Alors il s'était avancé, il avait tendu le doigt, il l'avait fourré dans les petits poings puis dans la bouche de

l'enfant et il n'y avait plus eu de cris, juste un bruit de succion comme si elle était déjà au sein. Sylvain avait fait une drôle de tête. Il regardait le bébé et peut-être que le bébé le regardait, on ne sait pas. C'est sans doute à ce moment là qu'il s'était passé quelque chose entre eux. Il s'était tourné vers sa femme et il avait dit la dernière chose à laquelle on pouvait s'attendre :

– On l'appellera Rose.

Un nom de fleur. Un paquet d'épines plutôt ! Piquante, colère, vive, tyrannique parfois. Mais aussi chatte, câline, futée. Toute petite déjà elle menait son père par le bout du nez. Sylvain avait toujours aimé travailler le bois, mais ça n'avait jamais été qu'une tête de chien en guise de pommeau de canne, ou un serpent enroulé autour d'un bâton. C'est pour Rose qu'il avait commencé à se lancer sérieusement : une chaise haute et sa tablette pour la nourrir, une charrette et son attelage de bœufs qu'elle pouvait pousser ou tirer, et surtout un salon de poupée comme personne n'en avait jamais vu, avec des meubles comme chez les bourgeois... C'était si bien fait qu'on avait commencé à lui passer des commandes et que, si Justine n'avait pas été là pour aider son père, le travail des champs en aurait pâti.

Maria ne voyait pas ça d'un très bon œil. Et la première fois qu'elle avait entendu son mari murmurer « ma princesse » en installant sa fille dans un fauteuil à sa taille, aux pieds galbés, elle était intervenue violemment :

– Tu n’es pas un peu *maboul*, Sylvain. Tu veux lui donner des idées de grandeur ? A quoi ça lui servira pour passer sa vie au cul des vaches.

Lui qui était assez coulant d’habitude et plutôt du genre rigolard, il était devenu tout rouge et il avait riposté vivement :

– Elle ne passera pas sa vie au cul des vaches ! Et d’ailleurs, dès qu’elle aura l’âge, on l’enverra chez les sœurs pour qu’elle apprenne à lire et à écrire.

Maria en était restée bouche bée. Compter, d’accord. Mais lire et écrire, à quoi ça pouvait bien servir ? Est-ce qu’on s’était soucié de ce genre de bêtises pour Justine ? C’est là qu’elle s’était rendue compte qu’elle ferait mieux de se taire si elle ne voulait pas que leur vie devienne un enfer. Mais elle n’était pas décidée à laisser gâter sa fille pour autant : lire et écrire d’accord, mais en plus du reste.

La gosse n’était pas idiote (et Sylvain non plus à condition de le prendre dans le sens du poil). Et c’est ainsi que, à mesure qu’elle grandissait, Rose était devenue experte à trier les légumes, laver la vaisselle et les sols, accompagner les vaches au pré et les surveiller avec l’aide de Vaillant, un chien aux origines incertaines, mais efficace et aussi joueur qu’elle. Plus tard elle avait même participé aux grosses lessives, celles qu’on faisait bouillir, puis qu’on tapait et retapait à coups de battoir sur le plan incliné du lavoir.

N’empêche, Maria ne s’était jamais habituée à ce « ma princesse » qui revenait régulièrement. Ni aux

folies qui l'accompagnaient. La pire ayant été toutes les cachotteries au moment de la communion solennelle : un délire ! Si elle s'en était aperçu plus tôt elle croit bien qu'elle les aurait fichus dehors, l'un et l'autre. Ou alors elle serait partie en claquant la porte. Mais elle ne s'était doutée de rien. Pourtant ça n'en finissait pas : les retraites, les répétitions de chants... Et Sylvain n'avait jamais été aussi assidu pour accompagner sa fille à l'église... soit disant ! Et puis, le dernier vendredi, Maria avait découvert ce qui se cachait derrière ces simagrées : une robe, il lui avait fait faire une vraie robe de demoiselle, avec des volants et des dentelles, des nœuds et des rubans, comme si on avait besoin de tout ça pour s'approcher du Bon Dieu ! Si ça n'avait pas coûté aussi cher elle l'aurait bien jetée au feu. C'est ce qu'elle avait dit d'ailleurs. Et Sylvain, la gueule enfarinée :

– Mais ça n'a rien coûté. J'ai fait un fauteuil pour la Louise. Et Rose l'a même aidée, elle est douée pour tirer l'aiguille.

– Plus que pour faner ou ramasser les pommes de terre, avait ronchonné Maria. De toute façon, si tu avais vendu le fauteuil, l'argent ne nous aurait pas fait de mal, avec tout ce qui manque. Plutôt que ce chiffon qui ne servira qu'une fois.

Sylvain avait eu son air entre deux airs, son air de ne pas savoir s'il allait se mettre en colère, ou rire, ou hausser les épaules et partir. Et puis il s'était approché de Maria, il avait posé ses mains sur sa taille, il avait secoué la tête et il avait dit :

– Mais tu n’as rien compris. Ce n’est pas un fauteuil mais plusieurs que j’ai donnés à la Louise. Et des chiffons il y en a aussi pour toi et pour Justine.

Et il lui avait claqué une grosse bise sur la joue. Il était comme ça Sylvain, c’était difficile de lui en vouloir très longtemps. Seulement on se demandait toujours ce qu’il avait derrière la tête, surtout quand il disait « ma princesse » en faisant tourner sa fille dans ses bras, comme s’ils allaient ouvrir le bal.

Ce jour-là il avait ajouté :

– Va vite chez Mémé. Elle dit que tu tricotes aussi bien qu’elle maintenant. Et comme ta vue est meilleure que la sienne j’ai l’impression qu’elle a besoin de toi pour les passages difficiles. Mais reviens avant la nuit.

Rose ne se le fit pas dire deux fois. Elle adorait tricoter. Et elle aimait aussi beaucoup les confitures de sa grand-mère et les histoires que la vieille femme lui racontait : combien Sylvain était loustic quand il était petit, comment il préférait dénicher des nids d’oiseaux plutôt que de sarcler le potager, les cannes qu’il avait sculptées pour toute la famille, et les sifflets, et les jouets...

– Il avait toujours un bout de bois à la main.

« Peut-être que les yeux de Mémé sont fatigués, songeait Rose, mais pas sa langue. Ni ses doigts ».

Car elle tricotait des vestes comme personne, elle les brodait de fleurs, ou de motifs géométriques qu’elle inventait à mesure, sans jamais réfléchir. C’était tellement beau ! Les dimanches d’hiver Rose

était sûre d'avoir le plus joli bonnet de tout le village pour aller à la messe.

C'est pourquoi elle partit d'un bon pas, ce soir-là, et ils entendirent claquer ses sabots sur le chemin empierré, bien après qu'elle ait contourné la haie.

Maria se demandait ce que son homme avait en tête pour éloigner la petite comme ça. Elle était sûre qu'il allait lui sortir un de ces discours dont il avait le secret, avec plein de jolis mots et des sourires pour emballer ses combines. A moins qu'il ne préfère taper sur la table en décrétant : « Je veux... Ce sera comme ça et pas autrement... ». Mais c'était moins dans ses manières. Elle, en tous cas, avait décidé de ne pas s'en laisser conter, d'être ferme et de lui remettre la tête à l'endroit s'il en était besoin. Elle s'amusait de le voir hésiter quand sa première phrase la surprit :

– Avec l'automne le gros du travail est fait à la métairie. Ce serait pas mal que Rose essaye autre chose et qu'elle nous rapporte un peu après nous avoir coûté, comme tu t'en plains souvent. Après tout elle a passé 15 ans.

Il sourit. Et un rapide éclair de satisfaction traversa son regard devant l'air étonné de sa femme. Qui ne put retenir une question :

– Qu'est-ce que tu es encore allé inventer ?

Plutôt que de répondre directement Sylvain reprit :

– Rose n'est pas faite pour les champs. Tu l'as vu : autant sa sœur est grande et forte, autant elle est fine et fragile.

Maria faillit le couper d'un : « Autant Justine est courageuse et travailleuse, autant Rose est paresseuse et changeante », mais elle s'arrêta à temps, bien consciente que c'était là un raisonnement d'autant plus susceptible de déclencher la fureur de Sylvain qu'il n'était pas totalement exact.

– Elle paraît fragile, dit-elle, mais elle a du ressort et une volonté de fer quand elle a un but.

– Justement, riposta Sylvain, il serait peut-être temps qu'elle construise quelque chose d'autre.

– Et quoi donc s'il te plaît ?

– Avec mes meubles, dit-il, je connais de plus en plus de gens. De ceux qui s'enrichissent et qui s'embourgeoisent, mais qui sont encore assez près de leurs sous pour préférer mon travail à celui des plus grands et des plus chers. Il y a une famille – les Puech – ils ont une femme qui fait tout chez eux, mais elle vieillit et elle aimerait bien se faire aider maintenant. Et eux trouvent que ça ne serait pas mal d'avoir une jeunesse qu'ils formeraient : ça les poserait.

– Tu veux faire de ta fille une bonniche ?

– Mais il n'y a pas de sot métier. Et puis, en ville, elle verra des gens bien. Fréquenter un valet de maître ou un cocher c'est quand même mieux qu'un routard. Et laver du linge de maison c'est moins fatigant que de se coltiner des gerbes.

– Au moins ici elle lave son propre linge et pas celui des autres, coupa Maria furieuse. Elle est libre, elle a le bon air à respirer.

– Qu'est-ce que tu crois, que je suis mon patron ? Tu le sais bien qu'on travaille pour les autres même si on ne les a pas toujours sur le dos. Et Justine, elle n'a pas encore trouvé à se caser malgré son courage. La petite aura plus d'occasions en ville.

– Tu me fais peur avec ta ville, dit Maria à bout d'arguments. Ta fille, on dirait que tu veux la vendre.

C'était la phrase de trop. Sylvain était devenu tout blanc et il dut faire un effort pour ne pas exploser.

– Ne répète jamais une chose pareille, dit-il d'une voix étranglée.

Puis il se reprit, ajouta plus calmement :

– D'ailleurs, si j'en parle maintenant c'est qu'elle pourra toujours revenir après l'hiver si ça ne lui plait pas. Elle n'aura même pas manqué les travaux des champs.

Il avait pensé à tout.

– Vous avez déjà tout décidé avec elle, dans mon dos ? grommela Maria.

– Pour qui tu me prends, protesta Sylvain. Je l'ai un peu tâté pour voir. Mais, même si elle est curieuse de tout, elle n' imagine pas que quelque chose puisse changer. C'est encore une enfant tu sais.

Distraitement il ramassa un morceau de bois, de ceux qu'il entassait sous le hangar des carrioles quand ils lui plaisaient sans savoir encore ce qu'il en ferait plus tard. Il en caressa le poli du bout des doigts, comme s'il voulait y puiser sa force.

– Tu crois que je vais m'en séparer avec plaisir ?

finit-il par dire avec lassitude. Je ne veux même pas penser aux soirées sans elle, alors qu'elle m'accompagnait le long des champs, que je lui apprenais à distinguer le blé de l'orge, les fèves des haricots. Ou quand elle nous lisait l'almanach au coin du feu, avec toutes ces histoires. Mais ce qui est important c'est qu'elle soit plus heureuse que toi et Justine... qu'on fasse le maximum pour elle si on peut. Avant, ajouta-t-il en écartant les bras dans un geste d'excuse, ce n'est pas que je ne voulais pas, mais je ne savais pas.

Quand elle avait été mise au courant des projets de son père Rose avait sauté de joie en battant des mains, elle avait tourné autour de la lourde table de la salle – d'un pied sur l'autre, d'un pied sur l'autre – jusqu'à leur donner le tournis et elle avait posé des tas de questions pour savoir comment c'était Albi ? si la maison était grande ? si elle aurait un lit pour elle toute seule ? si Léonie (Léonie était la vieille servante des Puech) était gentille ? et les patrons ? s'ils avaient beaucoup d'enfants ?... et surtout, surtout quand elle allait partir ? Mais lorsqu'elle s'était aperçue que cette gaieté tourbillonnante n'avait pas l'air de réjouir outre mesure le reste de la famille, elle avait jeté ses bras autour du cou de sa mère et avait affirmé bien fort que ce n'était pas parce qu'elle les quittait qu'elle était heureuse, mais parce qu'elle allait connaître d'autres gens et apprendre beaucoup de choses nouvelles. Puis elle s'était coulée contre son père et avait chuchoté à son oreille, en frottant sa joue contre un début de barbe piquante :

– Vous le savez bien que je ne vous oublierai jamais.

Comment résister à tant d'enthousiasme ? Rose avait balayé les dernières hésitations de Maria et avait conforté Sylvain dans sa décision. Mais alors qu'il finissait à grandes lampées la soupe au chou allongée d'une coulée de vin, il expliqua qu'il ne savait pas grand-chose, sinon que Léonie était une brave femme, et les patrons aussi d'ailleurs, bien travailleurs et courageux. Qu'ils avaient huit ou neuf enfants, enfin au moins sept vivants, plus vieux ou du même âge que Rose.

– Ne va pas croire qu'on t'attend pour jouer avec eux, coupa Maria sèchement. Tu iras pour travailler, pas pour te mêler aux jeunes maîtres. Mais pour rester dans ton coin, à la cuisine.

Le terme de « jeunes maîtres » amusa Rose, mais devoir rester à la cuisine ne la troubla nullement puisque c'était ce qu'elle avait toujours fait.

– De toute façon, continua Sylvain, il faut encore qu'ils veuillent bien de toi : rien n'est décidé tant qu'ils ne t'ont pas vue.

Lorsque les Puech les convoquèrent, quelques temps plus tard, Sylvain exigea un récurage général et une présentation aussi soignée « que s'il s'était agi d'accompagner leur fille à l'autel » remarqua Maria, exaspérée. Elle marmonna entre ses dents qu'ils avaient l'habitude de se tenir propres, tout de même, et que s'habiller trop bien ferait baisser le montant des gages.

– Là tu n’as pas tort, convint Sylvain. Mais nous n’avons rien que je sache, qui puisse nous faire prendre pour des richards. Ce que je ne veux pas, c’est des costumes rapetassés ou usés jusqu’à la corde qui leur feraient croire qu’on est des miséreux. Et se laver dans le baquet du linge ne fera de mal à personne surtout si tu fais chauffer de l’eau sur le trépied de la cheminée. On posera le baquet dans la souillarde : avec le rideau personne n’y verra rien et ce sera facile de le vider dans l’évier quand nous aurons fini.

C’était le soir. Et pendant que l’eau chauffait, Sylvain entraîna Rose faire le tour des champs « pour qu’elle n’oublie pas sa campagne quand elle sera une demoiselle de la ville » dit-il avec un rire un peu forcé. Car Léonie avait averti que la patronne voudrait peut-être engager Rose tout de suite, si elle lui convenait.

Ils marchaient côte à côte, elle sautillant à côté de son père comme l’enfant qu’elle était encore, ou tendant le bras vers un des pommiers qui bordaient le chemin et croquant à pleines dents la pomme rouge qui avait éveillé sa gourmandise. Sur la colline, la tour de guet de Castelnau dressait contre le ciel sa masse élégante. Le soir était doux et calme, on n’entendait qu’un aboiement discret, presque amical : c’était sans doute Vagabond, le chien errant qui avait trouvé refuge tout en haut du coteau, dans la ferme exploitée par le beau-frère de Sylvain.

– S’il empêche Mémé de dormir, il va se faire tirer les oreilles, dit Rose en riant.

– Mémé ne dort pas si tôt, répartit Sylvain. Mais c'est nous qui devrions rentrer si nous ne voulons pas nous faire attraper.

Pourtant il n'avait encore rien dit alors qu'il avait tant de choses sur le cœur. Tout à coup il n'était plus si sûr de lui, il se demandait si la ville était bien l'endroit rêvé pour Rose, si elle n'allait pas tomber dans des pièges qu'il n'avait pas prévus. Il se sentait tellement maladroit : les confidences n'étaient pas leur genre, même s'il savait sa fille très proche de lui.

– Regardez ce soleil rouge, papa, dit Rose émerveillée en admirant la boule de feu qui descendait à l'horizon. Il fera beau demain.

– Tant mieux, nous n'aurons pas besoin de parapluies pour t'accompagner à Albi, affirma Sylvain.

Puis, après un silence :

– S'ils te gardent promets-moi : si quelque chose ne va pas il faudra le dire tout de suite. Sur le marché du samedi tu trouveras des femmes de Castelnau que tu connais, ou même ta tante Noémie : si tu leur dis que tu veux me voir je viendrai immédiatement. N'hésite pas, n'attends pas que ce soit grave.

Rose ouvrit de grands yeux :

– Qu'est-ce qui pourrait être grave, papa ? Peut-être que je ne saurai pas très bien travailler au début, mais j'apprendrai, ça ne doit pas être si difficile.

Sylvain sourit. Que lui expliquer, alors qu'il ne savait pas lui-même ce qu'il craignait ?

– Rentrons avant que l'eau du baquet refroidisse, dit-il.

Le lendemain Maria ronchonnait contre sa fille pendant qu'elle tressait, bien serrée, la natte brune qui lui tombait au milieu du dos.

– Tiens-toi donc tranquille, dit-elle, comment veux-tu que je te coiffe si tu n'arrêtes pas de bouger : tu es aussi excitée qu'un cent de puces !

Tous avaient troqué leurs sabots contre des galoches cloutées, frottées de graisse. Rose, quant à elle, avait rechigné à enfiler une lourde jupe de drap trop chaude à son goût pour ce tiède jour d'automne. Son corsage de toile rayée allégeait un peu l'ensemble, même si elle avait dû s'envelopper d'un châle tricoté par Mémé et couvrir ses cheveux d'un fichu noué sous le menton. Elle tenait à la main un baluchon quadrillé de rouge dans lequel elle avait serré le reste de ses affaires. Maria avait ressorti le « chiffon » offert par Sylvain pour la communion de la petite qui, depuis, l'avait accompagnée à chaque visite à l'église ; ainsi que son chapeau du dimanche qui n'avait plus de couleur à force d'être porté par tous les temps. Le costume de Sylvain n'était pas plus frais, mais il arborait une chemise d'un blanc immaculé, soigneusement repassée par Maria.

Il avait fixé dans la charrette un banc à dossier fabriqué par ses soins pour rendre plus confortables les déplacements de la famille. Tous s'y installèrent après que Maria eut abreuvé Justine de

recommandations. Et Rose embrassa sa sœur avec un furtif sentiment d'inquiétude. Au claquement de langue de Sylvain le lourd percheron s'engagea sur le chemin de terre et adopta vite un trot alerte, agréablement surpris sans doute de tirer une charge aussi légère.

– On part à l'envers, s'exclama soudain Rose.

Sylvain rit.

– Comment savez-vous, Mademoiselle la grande voyageuse, qu'Albi est dans notre dos ?

– J'ai accompagné tante Noémie au marché quelquefois. Et surtout je suis allée à la Drèche, en pèlerinage, au moment de la communion solennelle. Avec tous ces kilomètres à pied on a eu le temps de voir la cathédrale à mesure qu'on montait la colline : elle ressemblait à l'église de la Drèche... en plus grosse et en plus vieille. Et on était partis dans l'autre sens, ça j'en suis sûre.

– Eh bien, tu n'as pas tort, dit Sylvain. Seulement il n'y a pas beaucoup de ponts pour franchir le Tarn. Et comme nous n'allons ni à la Drèche, ni au marché, il vaut mieux retourner sur nos pas : nous traverserons à Marssac. Comme les Puech habitent Séoux, nous pourrons obliquer vers eux par le Séquestre, à l'entrée d'Albi : à cause des encombrements sur le Pont Vieux et dans les petites rues autour de la cathédrale, je pense même que ce sera plus rapide.

Mais Maria s'exclama, furieuse :

– Au lieu de lui répondre comme tu le fais, tu ferais mieux de lui apprendre qu'elle n'a pas à trancher de tout comme à son habitude, sinon elle ne fera pas long feu dans cette maison. Commence par te dire, ma fille, que ce sont les grandes personnes qui ont raison, surtout les maîtres. Et si on ne t'explique pas, obéis sans rechigner.

– Alors elle devra dire *amen* à tout, comme à la messe ? protesta Sylvain.

– Non, pas à tout. Ecoute-moi bien, Rose, ajouta-t-elle d'une voix adoucie. Tu es assez vieille et assez bien tournée pour intéresser les garçons. Je t'ai souvent gardée à l'œil dans les fêtes et j'ai vu que tu avais la langue assez bien pendue et la main assez leste pour les remettre à leur place, s'il le fallait. C'est bien. Mais à la ville les garçons sont moins lourdauds, ils savent y faire avec de belles paroles, des cadeaux par-ci, par-là, des gestes tendres. Alors ne te laisse pas faire : ils sont tout miel, ils te promettent tout ce que tu veux et même le mariage, mais la seule chose qui les intéresse c'est de t'avoir dans leur lit. Après ils se fichent bien des conséquences : si tu prends le gros ventre ils peuvent toujours dire qu'ils n'y sont pour rien.

Sylvain l'interrompit d'un « Maria ! » scandalisé.

– Eh, reprit-elle, il vaut mieux parler crûment que de traîner le déshonneur toute sa vie. Et dis-toi que les jeunes maîtres peuvent être les pires de tous : ils t'ont sous la main et ils s'imaginent que tout leur est dû.

– Qu'est-ce que tu vas inventer, protesta Sylvain, ces garçons ont l'air bien honnêtes.

Mais il siffla, les dents serrées :

– Si quelqu'un s'avisait de toucher ma fille il pourrait compter ses abattis.

Rose regardait tour à tour ses deux parents, en se demandant si c'était là un discours obligé quand une fille partait à la ville, s'il fallait le prendre au sérieux ou ne pas s'en préoccuper. Mais tant de choses attiraient son attention qu'elle oublia bientôt tous ces conseils. Les champs descendaient en pente douce jusqu'au Tarn qu'un courant paresseux animait d'ondulations brillantes. Les feuillages des arbres ponctuaient la campagne de taches vertes ou rousses, alors que des cyprès presque noirs se détachaient çà et là sur le ciel. Le pas du cheval claquait sur le chemin, les chiens aboyaient dans les fermes à leur passage et on entendait quelques beuglements ou bêlements, et même le bruit mouillé de chaînes remontant l'eau d'un puits. Et pourtant l'impression dominante était le calme et la douceur, douceur des collines arrondies, de la terre fraîchement retournée, du vent ténu, de la chaleur légère de ce début de matinée.

Lorsque Sylvain ralentit le pas du cheval pour prendre le pont sur sa gauche et qu'il s'engagea dans Marssac, ce fut autre chose : des gens qui traversaient la route, des commerçants plantés sur le pas des boutiques ou s'affairant à servir leurs clients, l'odeur de corne brûlée et le tintement du marteau sur

l'enclume du maréchal ferrant. Rose regardait tout, les yeux brillants, et elle se disait qu'une vie nouvelle avait déjà commencé pour elle. A l'approche d'Albi ce fut plus vrai encore : elle n'avait jamais abordé la ville par ce côté. La route s'était éloignée de la rivière mais, sur la gauche, on apercevait la cathédrale trapue, imposante, dressant sa masse de briques roses au-dessus des toits de tuiles, son clocher à étages bien détaché contre le ciel. Rose n'était pas inquiète ; mais l'aurait-elle été que l'église l'aurait rassurée : elle lui faisait penser à une *clouque* rassemblant ses poussins sous ses ailes pour les protéger. Lorsque Sylvain obliqua sur la droite, elle se tourna vers elle pour lui jeter un dernier regard comme pour se mettre sous sa protection. Maria tira un panier de sous ses jupes, elle déplia un torchon bien propre et tendit à Rose un morceau de pain et une longueur de saucisse sèche.

– Mange, dit-elle. On ne sait pas à quelle heure tu pourras te nourrir.

Ils approchaient de chez les Puech.